

Château de Belœil (voy. p. 311). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER¹.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS

LE HAINAUT.

Tournai et le Tournaisis.

Du mont de la Trintié, dont l'énorme échine s'arondit au-dessus des plaines de l'ancien Tournaisis, déroulé entre la Dendre et l'Escaut, avec ses quatre villes et ses quatre-vingt-trois villages, on voit se dresser devant soi, émergeant du moutonnement des toits, les cinq hautes tours carrées de Notre-Dame (voy. p. 307). Si effacées qu'elles soient par la reculée dans les brouillards de l'air, elles impressionnent par l'élanement hardi de leurs masses jumelles, dardées en plein ciel comme un groupe suppliant de saintes femmes tendant leur âme et leurs bras vers les divines clémences. De même que les grands fûts d'une lisière de chênes à l'horizon annoncent la végétation profonde des bois dormant à leur ombre, les cinq arbres de

pierre signalent de loin la merveilleuse floraison architecturale poussée à leur pied, dans le mystique crépuscule des nefs : plantés au cœur même de l'illustre et vénérable cité, ils semblent ouvrir à l'esprit les avenues de l'Histoire indéfiniment prolongées à travers la nuit des temps.

Aucune antiquité n'est comparable, dans le vieux pays de Belgique, à celle de la primitive bourgade tournaisienne. Nous touchons là au berceau de la monarchie française ; comme les grands fleuves dont la source jaillit de terre, dans les obscurités reculées de la montagne, loin des pays qu'ils trempent de leurs plus larges eaux, la magnificence du trône de France prend son origine dans les barbares grandeurs de cette cour des rois francs qui, de Clodion à Chilpéric, a ses assises dans le Tornacum du cinquième siècle. Mais déjà ce petit peuple, dont le brave esprit allait

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, p. 257, 273, 289, 305, 321, 337; t. XLVIII, p. 273 et 289.

s'éveiller si rudement au choc des aventures guerrières, était marqué pour les heures tragiques : en 451, Attila, l'homme du destin qui, sur l'horizon de l'histoire, apparaît avec la sauvagerie farouche d'un exterminateur des mondes vieilliss, ouvre au flanc de cette humanité précaire la brèche où, quatre siècles plus tard, passera tout entière l'avalanche normande.

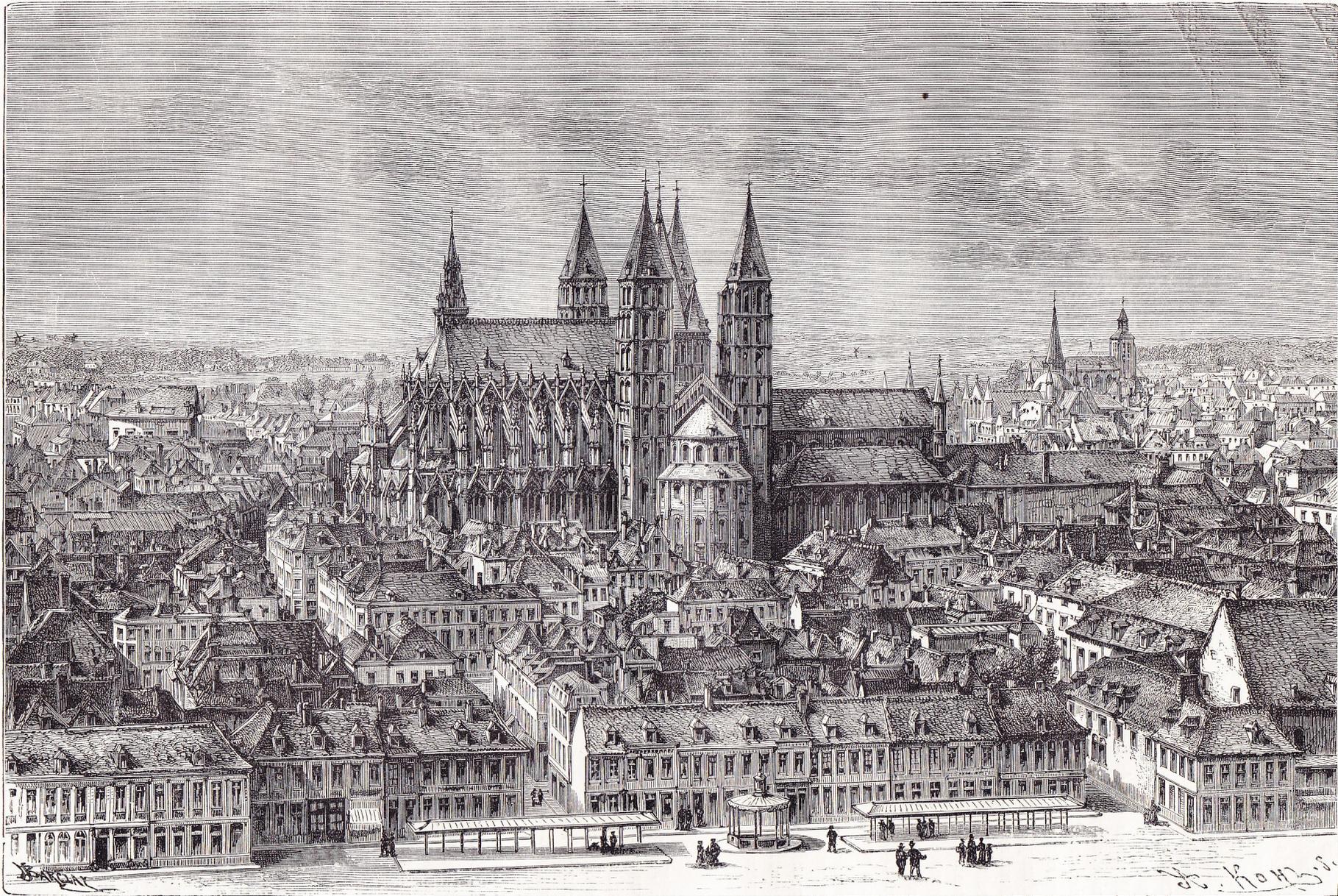
A partir de ce moment, Tournai est comme un chemin marqué de rouge et que foulent, du pas emporté des armées, le carnage et la destruction. Quand Ferrand de Portugal lancera ses bandes sur la ville, ces meutes furieuses dépèceront si bien la proie laissée demi-pantelante aux crocs des dogues de l'empereur Henri, qu'elle finira par n'être plus, sous l'assaut de ces chasses royales, qu'un vague tronçon épuisé. Attendez cependant que la force indestructible que la nature a mise en ces âmes énergiques ait fait repousser la chair sur le trou des plaies et rendu la circulation de la vie à ce corps demi-moribond : à l'abri de ses nouveaux remparts, réédifiés sur la ruine de ses murs rasés, Tournai s'illustrera dans les siècles de combats qu'elle livrera contre les Flamands en 1302, contre les Anglais et les Flamands en 1303, contre Henri VIII en 1513, contre Charles-Quint en 1521, contre Farnèse en 1581, et plus tard contre Louis XIV et contre Louis XV. Dans ce jeu féroce de la guerre qui ne la laisse pas un instant tranquille, elle est comme un volant bondissant de raquette en raquette; et les malheurs qu'elle endure, les périls qu'elle court, les sièges qu'elle subit, ne font qu'exalter son héroïsme. Les femmes elles-mêmes ont la vaillance des hommes et périssent sur le rempart, les armes à la main, plutôt que de se résigner à la défaite. Au centre de la ville actuelle, sur cette admirable place qui est son Forum et d'où s'élancent le Beffroi et Notre-Dame, une statue montre Christine de Lalaing, princesse d'Épinoy, marchant à l'ennemi, avec l'air inspiré d'une Jeanne Hachette; et ce monument, qui perpétue l'une des plus pures gloires tournaisiennes, éternise en même temps le souvenir de la résistance désespérée que la noble cité opposa pendant deux mois aux efforts de Farnèse : soixante femmes et fillettes et trente-trois garçons y périrent en combattant. C'est le moment des plus grandes activités de la cité; elle ne compte pas moins de soixante-douze métiers et arts principaux; ses draps sont renommés au loin; et l'ardeur qu'elle dépense sur les champs de bataille semble le trop-plein des énergies qu'elle apporte dans le développement de ses industries. L'artisan et le soldat s'accouplent au fond de cette puissante individualité locale, ardente à l'action et qui, pendant les courts répit qu'elle consacre au travail, se prépare encore à la guerre. Les troupes qu'elle fournit aux rois de France sont merveilleusement exercées; elle a une cavalerie auprès de laquelle toutes les autres pâlissent, et jusqu'après Rocroi son infanterie est réputée indéfectible. Aussi les éternels ennemis des libertés communales ne se font-ils point faute

de prélever sur cette race batailleuse et déterminée le tribut du courage et du sang : au moindre signe, ses milices sont debout et accourent se ranger sous l'étendard du Lis dont elles ont mérité, à force de constance et de fidélité, de porter les emblèmes sur leurs penons. Aujourd'hui encore, les armes de la ville sont décorées de trois fleurs de lis d'or, qui se dessinent sur leur champ de gueules comme les symboles surannés d'un attachement depuis longtemps rompu. Mais alors elles attestaient la solidité du lien qui attachait le Tournais à la monarchie et lui faisait faire cause commune avec celle-ci contre les fières indépendances et l'insoumission au joug des grandes cités flamandes. La monarchie, il est vrai, devait mal payer ses chauds partisans du robuste appui qu'ils lui avaient si peu marchandé : quand Louis XIV mit le siège devant la ville, il ne fut pas attendri par la pensée de cette ancienne amitié d'un peuple, et Tournai faillit s'anéantir sous les paraboles de feu que tracèrent dans l'air les quarante mille boulets d'un des plus formidables bombardements du siècle.

Notre-Dame, heureusement, échappa comme par miracle aux terribles ravages de la longue pluie de mitraille qui fut, pour le reste de la ville déjà fort éprouvée et tombée à la décrépitude depuis les saignées du grand chourineur d'Albe, le fleuve de désolation où achevèrent de se noyer sa prospérité et sa force natives. Dès ce moment, on la voit rapidement décliner dans une sorte de délaissement et d'oubli : elle a perdu pendant la tourmente religieuse son sang le plus actif et ses bras les plus vaillants, ces bons ouvriers drapiers qui, désertant le giron déchiré de la mère patrie, allèrent porter leur secret à Lille et Valenciennes. Déchue à la médiocrité d'une existence stagnante et stérile, elle tâche alors d'étouffer dans la dévotion, à l'ombre des cinquante clochers qui se dressent à son horizon, la monotonie des longs jours vides.

Cependant la sève ne quitta jamais entièrement ce tronc en apparence ruiné : même à travers son abaissement matériel, Tournai sembla vouloir donner raison à ce dicton qu'elle adopta plus tard et qui est devenu pour elle comme un mot de ralliement : « les Tournaisiens sont là ! » cri de fier orgueil et aussi de fanfaronne bravade où éclate la foi en soi-même de ce peuple hardi aux entreprises, goguenard et bon enfant, dont la tête, comme on dit, est demeurée près du bonnet et qui, aujourd'hui encore, dans ses goûts, ses aspirations et son vif esprit de saillies, se laisse aller à l'élan de la spontanéité.

A cette heure, Tournai est très certainement l'une des villes qui influent avec le plus de détermination sur la direction intellectuelle de la Belgique; dans la politique, l'armée, les arts, les lointaines découvertes, elle a posé son pas triomphant; partout la première sur la brèche, elle recherche le bruit et la lumière de la gloire, avec cette vaillance chevaleresque qui rendait incomparables ses soldats et fait encore des légions d'officiers, que cette vieille matrone guerrière



Tournai : vue extérieure de Notre-Dame et panorama de Tournai (voy. p. 305). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

se tire constamment du sein, les plus brillants tacticiens de l'armée. Rien ne rappelle plus d'ailleurs la lourde décadence sous laquelle la robuste race, dévorée par la conquête, dut ployer les épaules : les activités matérielles ont repris leur train, après ce long silence forcé ; et non seulement la ville, mais toute la contrée qui l'entoure, accomplit sans relâche le grand œuvre de la moderne alchimie, l'élaboration de l'or par le travail des machines et du corps humain. Même la cité de briques et de moellons s'est conformée, dans le jet qui l'a fait sortir de terre, toute parée de luxe et de belle santé, à l'épanouissement de la cité spirituelle, de celle qui a ses assises dans le génie d'un peuple et s'accroche aux fibres humaines comme à un roc plus indestructible que les quartz et les basaltes. Ses squares, ses boulevards, ses écoles, ses maisons nouvelles, cette floraison de pierre qui ne pousse que sur la ferme terre de la vie et du labeur régulièrement accompli, lui donnent la gaieté extérieure, reflet de l'impérissable bonne humeur qu'elle n'a pas cessé de léguer comme un talisman à ses enfants, et, à l'ombre des géants édifices qui symbolisent sa puissance dans le passé et se mesurent à l'aune d'une grandeur perdue pour nos travaux de pygmée, développent le joli aspect nullement morose d'une petite province éveillée et que n'a point assoupi son bien-être.

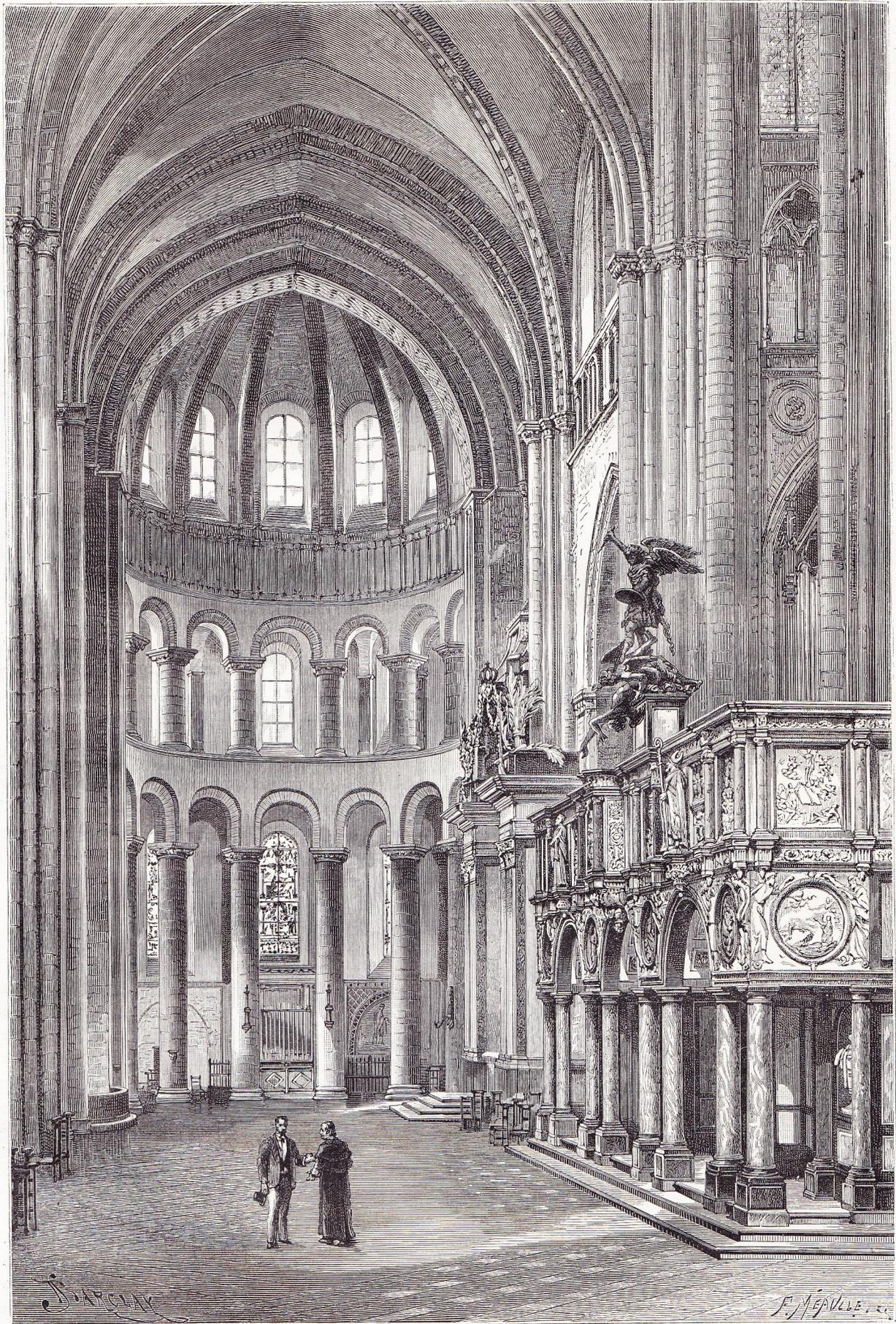
Notre-Dame.

Notre-Dame, avec ses énormes nefs et son chœur vaste à lui seul comme un temple, garde incorruptiblement la forme spirituelle du vieux catholicisme wallon. Elle n'a pas de légende dorée, comme les cathédrales d'Aix et de Cologne ; et pourtant son merveilleux décor, taillé dans de la toute-puissance et de la majesté, mériterait d'encadrer, à la place de ce Charles-Quint qui ne fait qu'y passer et n'a point laissé à ses piliers d'empreinte enflammée, la funèbre auréole impériale d'un Charlemagne couché à son ombre. L'espèce de souveraineté qu'elle exerce parmi ses autres sœurs, les belles églises gothiques debout dans la robe à plis droits de leurs tours, lui vient tout entière de la splendeur de ce mystique édifice de la foi répandu sous ses arceaux comme un cantique et sur lequel l'entassement de rocs et de montagnes qui composent sa forme extérieure s'est moulé, sans y peser toutefois plus que la flottante et impondérable diaphanéité d'une fumée d'encens. Romane par la structure de ses nefs et de ses absides, où partout règne dans sa plénitude la courbe profonde du cintre, mais gothique par l'élanement incomparable des colonnettes auxquelles s'appuie son chœur, comme une âme chrétienne soutenue en son vol vers le paradis par le faisceau des pratiques de miséricorde et de piété, cette pèlerine de l'éternité qui, sans marcher, a vu décroître autour d'elle l'espace et le temps, enfonce ses pieds dans la poussière des siècles et confond en elle, ainsi qu'en un giron où tient à l'aise toute une

part de l'évolution religieuse du monde, la gravité austère du catholicisme primitif perpétuée par l'arcade de son triforium, et le mysticisme enfiévré, l'ardeur emportée et sombre du moyen âge, symbolisés dans la montée vertigineuse des piliers. Elle est le grand vaisseau de la Foi, ancré dans la pierre du saint sépulchre comme dans le flanc même d'un Dieu, et qui, pourtant, a senti passer dans ses hautes mâtures le frisson des incertitudes de la conscience humaine ; sa poupe et sa proue plongent dans les lointains d'une double mer dont les vagues se sont également immobilisées et qui de leurs gouffres figés ne laissent plus émerger que cette prodigieuse carène, matériel et ineffable emblème des rédemptions de l'âme naufragée parmi les houles et les écueils.

On a consacré des bibliothèques à détailler le miracle d'art qui fit monter de terre ce superbe monument plus comparable à une création de la nature, en son épanouissement de végétations forestières, qu'à une œuvre sortie de la main des hommes. Et pourtant il semble qu'on n'ait pas dit encore la centième partie des perfections de la vénérable église, ni épuisé l'infini des sensations que sa contemplation ouvre dans l'esprit. Pour Schaeyses, l'impeccable archéologue qu'il faut toujours consulter quand il s'agit de débrouiller les secrets matériels de la construction des vieilles cathédrales, elle est le type le plus achevé du degré de splendeur que les deux styles qui la composent atteignent en Europe ; mais, comme les autres historio-graphes de cette royauté au diadème fleuroné de ses cinq tours, il ne quitte les formules générales que pour épinglez, avec le sang-froid et la patience de l'érudit, la complexité des beautés de détail, alors qu'il faudrait glorifier d'une âme enflammée de poète et de croyant ce chef-d'œuvre de la prière.

Dès l'entrée, on est frappé par la majesté et l'ampleur de l'ordonnance de la nef principale, prolongée entre deux rangs superposés de piliers, au nombre de quarante, et débouchant, par delà un jubé de bronze et de marbre en forme de portique, dans les gloires incendiées du chœur, coupé sur toute sa hauteur de longues verrières pareilles à des portes ouvertes sur l'illumination des paradis. Chaque pilier du rang inférieur dessine les mêmes faisceaux de colonnes, dont quatre cylindriques et engagées et quatre détachées et octogones, et toutes ensemble ressemblent à un groupe d'Atlas supportant l'entablement des étages supérieurs. Ceux-ci pèsent de leur poids formidable sur les arcades en fer à cheval qui relient ensemble les piliers ; puis ces belles courbes du plein cintre sont répétées d'étage en étage à travers l'énorme mur ajouré et vont se perdre dans les altitudes de l'archivolte. L'ensemble fait naître la pensée d'un mystique aqueduc jeté sur les eaux vives de la fontaine de vérité et déployant dans l'espace la noble symétrie de ses vastes baies montant toujours plus haut, jusqu'à ces urnes ouvertes près de la voûte, qui sont les fenêtres et d'où ruisselle en large nappe pâle la lumière du



Tournai. — Intérieur de Notre-Dame : l'abside et le jubé (voy. p. 310). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

dehors. Là règne, dans toute sa rude magnificence, l'esprit de la vieille religion; et cette austérité, qui se ressent encore des catacombes où allait s'enfuir la foi primitive, contraste avec les ardeurs plus expansives de la ferveur ultérieure, symbolisée par les gerbes élancées et l'admirable mouvement d'ascension du chœur. C'est, croit-on, vers le milieu du treizième siècle que ce parfait monument de l'ogival primaire greffa sur le tronc roman la floraison de son idéal nouveau. Tel fut l'universel enthousiasme que suscita cette forme d'art toute jeune où les âmes cherchaient un lit pour leurs aspirations nouvelles et peut-être le rafraîchissement d'un catholicisme immiséricordieux, que la transformation du chœur faillit amener la transformation de tout le reste, œuvre impie de mauvais fils qui portent la main sur le giron où ils ont pendant des siècles puisé les consolations. On se contenta heureusement d'édifier le grand chœur gothique en le raccordant par des combinaisons d'ogive aux grandes lignes du cintre. Vingt faisceaux de colonnes, vrais bouquets de tiges nouées ensemble par des chapiteaux à crochets comme par des anneaux, s'élancent vers la voûte où va mourir pareillement la pointe effilée des verrières, ouvertes dans l'énorme pignon du fond comme des cœurs percés de glaives et laissant couler une pourpre de saignante blessure jusque sur les dalles.

Pourtant, si saisissant que soit ici l'accord de la pierre avec la spiritualité tourmentée d'un temps d'élan et de haute mysticité, Notre-Dame ménage une impression plus émouvante. Quand, après avoir parcouru la grande nef, on atteint la croisée, surmontée du dôme à nervures qui supporte la masse carrée de la tour centrale, les regards se portent à droite et à gauche sur l'un des plus beaux spectacles que ménage l'architecture religieuse. De part et d'autre, en effet, se déploient hémisphériquement les grandioses ordonnances des absides reproduisant la grave disposition des rangs de piliers superposés de la nef médiane. La forme des arcades s'est toutefois modifiée et a pris la courbure du cintre surlevé; le triforium, en outre, qui tout à l'heure se ployait également en arc, n'est plus surmonté que d'une architrave; mais, à travers ces légères variations, une harmonie merveilleuse continue à apparier cette partie de l'église aux sévères combinaisons du vaisseau. Tout en haut, par delà le triforium, cinq hautes fenêtres cintrées s'encadrent dans un brouillard de clarté, et les nervures saillantes qui les séparent convergent vers un arc ogival dont les archivoltas retombent sur de longues colonnes à chapiteaux et sont comme les soudures de l'ogive avec le roman primitif. Les plus riches complications ne sont point comparables à l'effet de cette simplicité qui donne l'idée de toutes les combinaisons qu'il est possible de réaliser dans l'espace, et, par le majestueux balancement des lignes, non moins que par le jeu puissant des masses, produit la multiplicité dans l'unité, en laissant l'esprit sous l'impres-

sion d'un trouble recueilli plus fort que tous les enchantements. Tandis que du faite coule un flot de laiteuse clarté, de derrière les piliers de la rangée inférieure partent, comme des scintillements de glaives, les rais brûlants des rouges soleils enchâssés aux meneaux des fenêtres; et cette double lumière confondue s'en va découper de prismes chatoyants les marbres du jubé dont la disparate ne choque plus alors les yeux éblouis par une irradiation de flammes tour à tour ardentes et pâles et qui, silhouetté en demi-profil, finit par prendre la vague apparence d'un portique romain, sous son saint Georges ailé terrassant le dragon (voy. p. 309).

Tournai. — Les églises. — La Grand'Place.

Des cinquante tours et clochers qui, au dix-huitième siècle, frappaient les yeux du voyageur en marche vers Tournai, un certain nombre a disparu, mais il en reste toutefois encore assez pour laisser l'impression d'une grande ferveur s'exerçant anciennement à l'ombre de très vieux sanctuaires, groupés autour des cinq piliers géants de Notre-Dame comme les membres de moindre noblesse d'une grande famille spirituelle. A Saint-Jacques, dont le clocher contourné de quatre tourillons coiffe une tour trapue, on reconnaît le style de la transition. Saint-Piat et sa tour carrée à trois rangs de fenêtres cintrées, Saint-Quentin qui alterne la sévérité de sa nef romane avec les élégances d'un chœur ogival, Saint-Nicolas, une ruine singulièrement pittoresque dans son fruste délabrement de vétusté qu'il lustre encore un pignon triangulaire décoré de tourelles d'angle en encorbellement, épaulent à la tradition vénérable de Notre-Dame leur pieuse antiquité, quelquefois non moins auguste par les racines qu'elle plonge à travers le temps, comme c'est le cas pour Saint-Piat. Cependant ne croyez pas à un zèle immodéré de piété dans les paroisses que ces restes du catholicisme tournaisien continuent à abriter comme sous une grande aile jadis tutélaire et qui aujourd'hui, rongée par les ciseaux de l'esprit frondeur, n'étend plus ses emfans diminués que sur un étroit horizon. Tournai, pour employer un cliché de journal, est actuellement un des « boulevards » du libéralisme belge : elle n'a plus pour les monuments de son culte primitif que la sollicitude respectueuse qui s'attache aux édifices épargnés par les siècles. Son orgueil se partage surtout — et à bon droit — entre les splendeurs de sa basilique, dont les « choncq clochiers » se mêlent si intimement à son histoire et forment le refrain de toutes ses chansons, et son immense Grand-Place où la fierté des grands jours est perpétuée par l'image de cette Christine de Lalaing, devenue pour le peuple comme une sorte de légendaire génie de la ville et la fleur faite femme d'un vieil héroïsme chevaleresque (voy. p. 313). Ce forum d'un peuple batailleur est bien fait, d'ailleurs, pour se confondre avec l'austère Notre-Dame dans les souvenirs qu'une

race a le droit de garder toujours présents à la pensée. Non seulement des rois, des empereurs, des cortèges de princes y ont marqué la rouge empreinte de leur passage, rouge tout à la fois par la pourpre dont ils étaient vêtus et le sang qu'ils emportaient à leurs talons; l'honneur d'avoir hébergé ces maîtres du monde fut trop souvent acheté au prix de la tranquillité publique pour qu'on ne s'arrête pas de préférence aux manifestations de la vie nationale, elles-mêmes si agitées et mêlées aux incertitudes et aux angoisses du temps. C'est ici que, à l'appel de la banquette sonnant du haut du Beffroi, le peuple se réunissait pour conjurer les périls de l'invasion, s'armer contre les Anglais et les Flamands, organiser la défense en temps de siège et de là voler aux remparts; — ici que, comme les flots tourmentés d'une mer, bouillonnaient les énergies populaires; — ici encore que la conscience d'un peuple outragé râlait dans la gorge étranglée des patients sur lesquels s'épuisait la férocité de l'inquisition, tandis qu'après leur avoir brûlé entre des gaufriers rougis au feu le pied et la main et leur avoir arraché la langue avec des tenailles, on les attachait à une corde qui, enroulée autour d'une poulie, les montait et les descendait à temps égaux par-dessus un grand feu où chaque fois ils étaient précipités et d'où ils sortaient comme des flambeaux de chair allumés, la crinière incendiée et tordue en spirales vermeilles! Le « grand homme de pierre » immobile à l'un des angles de la place, qui tant de fois entendit monter à lui la clameur victorieuse de la ville, assista souvent aussi à ce dépècement d'une humanité traitée en misérable bétail.

Comme une houle qui se retire en découvrant la nudité des grèves, la sombre marée des siècles est depuis longtemps rentrée au lit de l'histoire, ne laissant subsister derrière elle que cette altièrre tour du Beffroi semblable à quelque pilotis insubmergé d'une estacade engloutie par les eaux. Parmi tant d'autres monuments de l'orgueil des communes que nous avons vu défiler successivement, celui-ci est pareil à un ancêtre plus ancien que les autres. Les hautes baies qui découpent ses quatre façades s'évident en effet selon le style de l'ogival primaire, et tout l'édifice émerge du faisceau des contreforts qui soutiennent sa base avec l'élanement suprêmement noble et hardi qu'ont les tours des cathédrales du même temps. La place, gardée par cette énorme sentinelle dont ni les bombardements ni les sièges n'ont interrompu l'incorruptible guet, a conservé l'ordonnance d'un beau décor archaïque que complètent les tours de Notre-Dame, le portail de Saint-Quentin, la statue de la princesse d'Épinoy et les élégances renaissance d'un grand bâtiment décoré de colonnes et qui est l'ancienne Halle aux draps.

Le vieux Tournai ne se borne pas d'ailleurs à ces seuls souvenirs. On vous y montrera, à l'angle de la rue des Cordes, un glorieux pignon écrasé qui, avec la Halle aux grains de Gand, est certainement la plus ancienne maison romane du pays. Le pont aux Trous,

trois voûtes ogivales du treizième siècle reliées à deux tours trapues et plongeant par deux arches puissantes dans le lit de l'Escaut, ailleurs un abrupt débris du château élevé par Henri VIII et qui, pareil à une petite ville, avait ses maisons, son église, son hôpital et son atelier à forger monnaie, ajoutent de leur côté deux chapitres curieux au livre de pierre de la vieille cité, chapitres auxquels est demeurée attachée la sombre écriture d'un temps guerrier, bâtisseur de bastilles pour son compte quand il n'était pas contraint de les édifier pour le compte des rois. Ce château de Henri VIII dont il ne reste plus maintenant qu'un fruste tronçon de tour, construit puis démoli avec l'or de Tournai, ne coûta pas moins de deux cent cinquante mille florins à la ville, cinquante mille qu'il fallut payer pour l'élever et deux cent mille qu'elle paya plus tard au roi de France pour la démolir.

Environs de Tournai. — Les châteaux. — Ruines historiques. Ath et ses géants. — Antiquités du pays. — Les carrières.

Tournai est la capitale d'une région à la fois agricole et industrielle; tandis que, vers le sud, les usines, les fours à chaux, les carrières à pierre commencent le réseau d'exploitations qui petit à petit raccordent cette partie du pays aux grandes activités du Borinage et du bassin de Charleroi, à l'est et à l'ouest s'allongent des étendues de prairies et de cultures où, à la place des coups de pics et du ronflement des machines, meuglent et cornemusent les troupeaux à travers les silences de la nature. C'est une des particularités de cette incomparable province, d'une si dévorante ardeur quand elle s'attaque au fer, à la houille, au calcaire et au roc, de multiplier les contrastes au point que, presque sur toute son étendue, une suite de paysages et d'idylles reflétées dans les miroirs de l'eau alterne avec les fuligineux horizons de laminoirs, de hauts fourneaux et de terris qui partout multiplient leurs farouches enchevêtrements.

A partir de Tournai commence aussi ce défilé de parcs princiers, de vieilles maisons féodales et de châteaux historiques qui, au milieu du branle-bas des mêlées industrielles, cratères où sans trêve s'englouissent les vies et les fortunes, fait venir à l'esprit l'idée de grandes existences quasi royales : immobilisées dans l'insouciance et le dédain des furieuses énergies qui, à un pas d'elles, tourbillonnent dans une roue d'Ixion toujours en mouvement, celles-ci n'ont pas à courir après cet or qui, comme un fleuve, coule naturellement à travers leur train magnifique.

Avec ses charmilles, ses exèdres, ses pièces d'eau et ses airs de petit Versailles, Belœil (voy. p. 305), la fastueuse résidence des princes de Ligne, tout emplit encore du sourire et de l'esprit du galant feld-maréchal, rappelle à la fois Louis XIV et Le Nôtre, ces deux têtes pompeuses et symétriques, que l'avenir finira par confondre sous la même perruque. Ailleurs, Chiny, perdu dans une solitude de lacs et de bois, où s'éveille le souvenir de la Tallien, a la mélancolie des

lieux qu'animèrent la gloire et la beauté et qui petit à petit retournent au silence et à l'ombre. Enghien aussi, la princière demeure, eut son temps de magnificence, hélas! aujourd'hui bien lointain. Là Voltaire arpen-tait de ses jambes grêles, en frappant le sol du bout de sa canne, les allées touffues sous le couvert desquelles un d'Arenberg, par amour de Jean-Jacques, s'était construit une chaumine en glui, mais une chaumine de grand seigneur, avec quinze ou vingt chambres, et le reste à l'avenant (voy. p. 320). Dans une croisière, le kiosque de l'Étoile dresse toujours, comme alors, sa jolie architecture de templicule, reflétée aux eaux

dormantes de son bassin (voy. p. 314). Et derrière ses noires courtines de lierres et de chèvrefeuilles, la chapelle, un bijou de décoration, avec ses retables, sa tribune et ses vieilles sculptures, se souvient peut-être encore de la grimace de singe croquant une noix verte qu'avait, en passant devant elle, le terrible vieillard dont le rire devait démolir tout un siècle, et n'a pas démolì le mystérieux petit oratoire.

Tandis que, parmi ces seigneuriales résidences, la plupart, endormies à l'ombre de leurs marmanteaux, dans une paix de silence et presque de mort, semblent, comme le palais enchanté de la Belle-au-bois

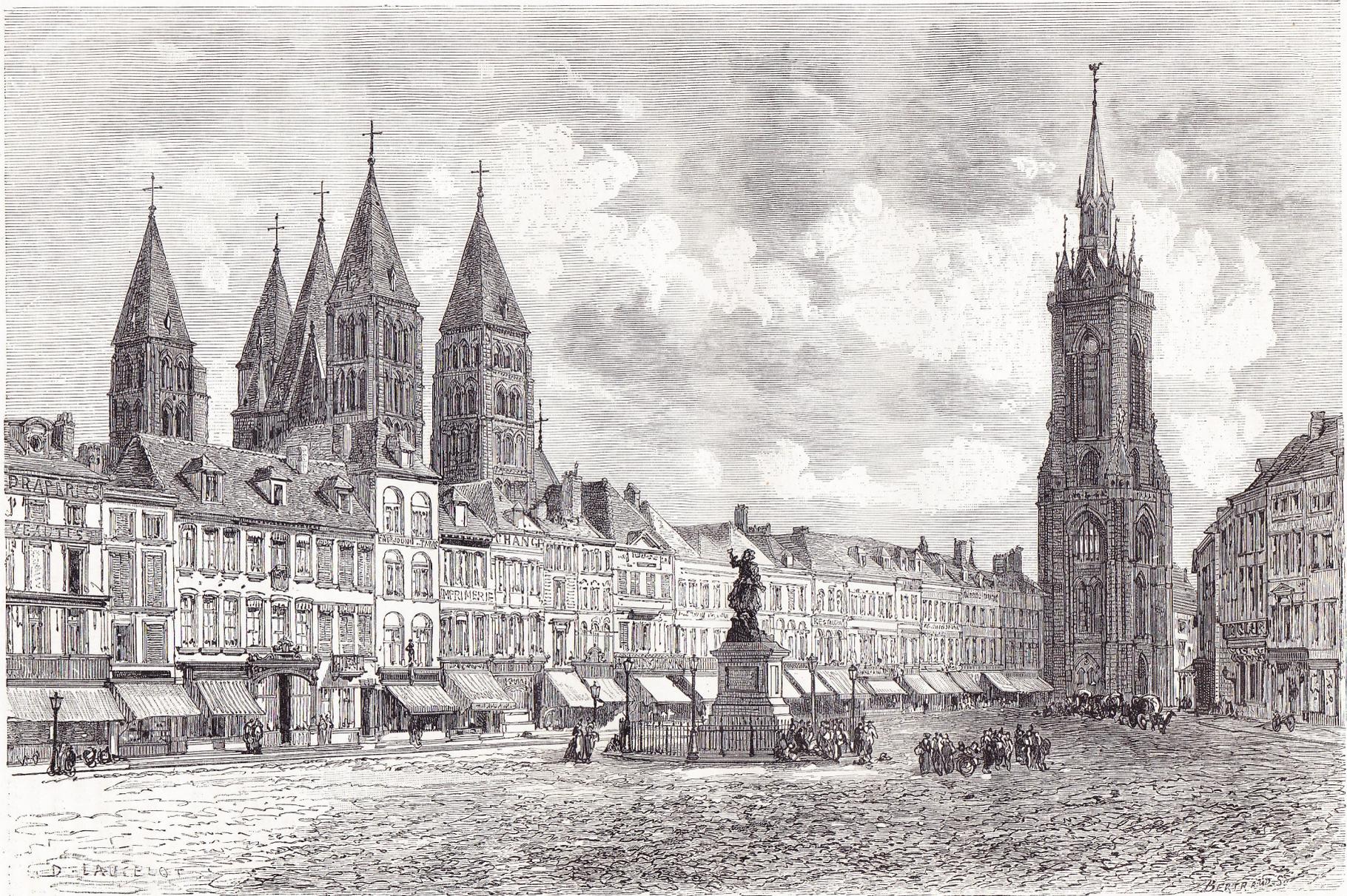


La chapelle du parc d'Enghien. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

dormant, attendre le réveil de ce qui fut dans le temps leur jeunesse et leur gloire et ne vivent plus que de la palpitation effacée des grands portraits accrochés le long des salles et des escaliers, d'autres, par contre, ont gardé l'air rébarbatif de bastilles armées en guerre. La tour ronde du manoir des princes de Ligne à Antoin, coiffée d'un toit en pointe et accolée d'une étrange tourelle à échauguette, a la plus fière mine qu'on puisse rêver à un castel batailleur et s'enlève avec une crânerie matamorante sur le ciel, derrière son mur d'enceinte pittoresquement lambrequiné et flanqué d'indestructibles maçonneries, restes des bastions primitifs (voy. p. 315). Arc-bouté à ses puis-

santes tourelles d'angle, Écaussines Lalaing, qui de la maison de Croy passa à la maison d'Arenberg, après avoir connu de multiples fortunes, renversement de dés au fond de ce cornet qui est le hasard, évoque la pensée d'un burgrave vivant à l'ombre de ses mâchicoulis et soliloquant avec la nuit, le vent, l'ombre triste des ancêtres errant sur les créneaux, parmi les vols de vautours et d'éperviers.

Non loin, Écaussines d'Enghien ouvre son large porche d'entrée sur une délicieuse chapelle de gothique fleuri, en saillie dans un des angles de la cour, et, comme pour perpétuer la mémoire de quelque légende d'amour et de deuil, continue à arborer

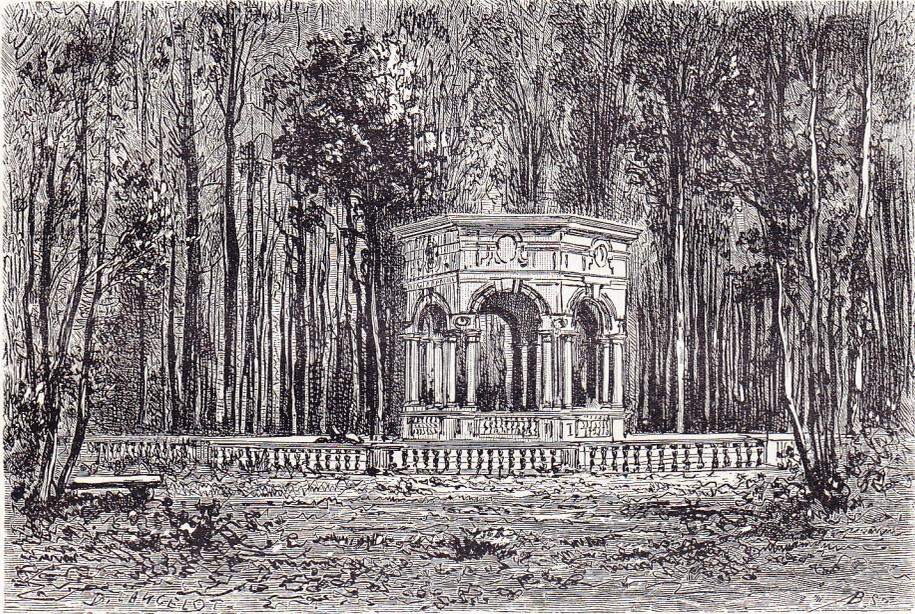


La Grand'Place de Tournai et le Belfroy (voy. p. 310). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

dans son écusson cette énigmatique et troublante devise : *Qui-en-voelle-de-la-follie*, d'où lui est demeuré le nom de château de la Folie, qu'il porte encore dans la contrée (voy. p. 317).

Trazegnies, un autre manoir, d'antiquité vénérable, a conservé à travers les mutilations et les restaurations, ce qui est tout un, un reste de la rude prestance qu'il devait étaler jadis, avant d'être déchu au rang de paisible gentilhomme ne guerroyant plus guère que contre les lapins de ses pelouses et les corneilles de ses tours. C'est aussi à Fontaine-l'Évêque, une aire gothique à lourdes poivrières, où, au temps qu'il poussait encore aux hommes des serres d'oiseau de proie, des aigles faisaient leur couvée et qu'un grand industriel moderne a transformée en un nid d'une féodalité aimable et accueillante, singulière fin pour un antre aussi terrible ! Souvent le vieux repaire féodal est

tout proche du Moloch industriel, ce Croquemitaine du siècle qui a pris la place de tous les ogres de la légende et, comme ces derniers, continue à prélever sur l'humanité la dime et la corvée ; mais le beuglement de ses poumons de fer et le broiement de ses énormes mâchoires viennent expirer dans la mort des solitudes, sous le couvert des grands bois, qui leur font une ceinture de silence et d'oubli. Quelquefois, il est vrai, comme un tronc resté droit dans un bois décimé par la cognée, le donjon n'est plus qu'un pan de tour déchiqueté par le bec des ans et qui s'éternise au cœur de la ruine, sous le soufflet des fumées montées des usines, avec une mélancolie hautaine et méprisante. Partout d'ailleurs les traces de l'humanité qui précéda la nôtre sont demeurées vivantes à travers cette histoire écrite dans la pierre ; et quand ce ne sont pas des créneaux et des ponts-levis, ce sont des tombes, c'est de



Le kiosque de l'Étoile au parc d'Enghien (voy. p. 312). — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

la poussière humaine qui parle dans la confusion de toutes les autres poussières. Une pensée d'art se mêle alors à toutes ces déchéances : parmi les curiosités du Tournaisis, les tombeaux des de Melun à Antoing, des de la Broije à Estaimbourg, des de Beaufort à Rumes et ceux des du Chastel à la Howarderie attestent la mode de la peinture polychrome du quatorzième au dix-septième siècle à Tournai, où la peinture à l'huile était déjà appliquée à la sculpture en 1341.

Cette grande terre historique du Hainaut, qui fut dans le passé l'éternel champ de bataille des convoitises et des passions armées, prépare merveilleusement aux héroïques joutes de paladins dont les monts de la Meuse ont gardé partout l'homérique souvenir. A Mariemont, non loin du parc des seigneurs de la contrée, cette puissante et bienfaisante famille des Warocqué, qui a recommencé pour le pays de la houille le miracle réalisé par John Cockerill à Seraing, on voit se ré-

veiller, sous la forêt des folles végétations enlacées aux pierres d'un palais en ruine, la vision tragique des repréailles de Henri II. L'armée impériale lui avait brûlé son château de Picardie, et à son tour, doublant les étapes, il arrivait comme un loup altéré de destruction, par monts et par vaux, secouer sur Mariemont les torches vengeresses de l'incendie. Il suffit d'une nuit pour que du palais où Marie de Hongrie tenait sa cour de ris et de grâces, parmi les fastueuses ordonnances d'un beau décor de pierre arrangé au goût de la Renaissance par l'architecte montois Jacques Debrucque, il ne restât plus qu'un amas fumant de décombres duquel émergeaient des pans de mur où une main avait buriné : « ROYNE FOLLE, SOUVIENS-TOI DE FOLLEMBRAY ! » Les grandes façades percées de hautes baies symétriques et les débris de portiques aux fines silhouettes qu'on aperçoit encore aujourd'hui sous le rideau des lierres, lincol que la nature met

au cadavre décomposé du passé et dont elle enveloppe avec une maternelle pudeur la nudité saignante des vieilles pierres, attestent l'inexorable retour des fatalités. Là même où la vengeance des rois de France fit couler un fleuve de flammes, les armées de la République à leur tour déchainèrent les rouges meutes de l'incendie; et, de même que le palais de Marie de Hongrie avait sombré une première fois dans le naufrage du feu, le palais reconstruit sur leurs ruines par Albert et Isabelle avec la pompe particulière à l'époque de Rubens, s'en alla pareillement dans une pluie d'étingelles.

Du haut des ruines l'œil voit se dérouler à présent, au pied des éboulis où s'éternise le souvenir des royales splendeurs abolies, d'autres monuments d'une grandeur plébéienne et farouche : c'est le groupe des charbonnages de Mariemont. Et comme si la tradition

du feu devait demeurer liée aux destinées de la contrée, tandis qu'il fait disparaître et balaye la magnificence des anciennes cours, il est entre les mains des hommes d'aujourd'hui l'ouvrier actif et le collaborateur soumis de ce grand édifice de la prospérité publique, dont les assises plongent aux entrailles mêmes de la terre et qui projette en l'air ses cheminées hautes comme les tours qu'elles ont remplacées à l'horizon.

Dans tout le Hainaut, c'est la même antithèse constante. A Ath, centre d'un milieu d'industries, une tour quadrangulaire, la tour Burbant, énorme tronçon de pilier qui ne supporte plus que le vide, et au temps de Baudouin IV servait d'assiette au donjon d'une forteresse, parle encore du redoutable appareil guerrier des constructions militaires du douzième siècle (voy. p. 316). Le contraste est saisissant entre ce barbare vestige d'un monde de fer et le joli aspect mo-



Enceinte du château d'Antoing (voy. p. 312). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

derne de la petite ville, ses boulevards, son parc, ses écoles, ses maisons, ses promenades, cette grande plaine de l'Esplanade où s'exercent ses compagnies d'archers et de tireurs à la perche, les seules milices qu'elle possède aujourd'hui, et qui, les jours de ducasse, s'en vont faire cortège aux légendaires géants dont tout véritable Atois est non moins fier que les gens de Mons le sont de leur immortel Doudou.

Cette grande famille des géants, amusement des kermesses ininterrompues de la maison de Bourgogne, sous laquelle leur gloire bouffonne vit le jour, a dans toutes les vieilles provinces des racines si profondes qu'il est permis de s'y arrêter un moment : on les rencontre à Bruxelles, Anvers, Lille, Dunkerque, Cambrai, Douai. Tous d'ailleurs ont droit de bourgeoisie dans la cité, se mêlent aux allégresses populaires et sont traités comme des fétiches en qui s'incarnent presque à la longue les franchises publiques. Ceux d'Ath, très

nombreux à l'origine, se composaient, outre Goliath, qu'on appelle Goyasse dans le pays, patron des arbalétriers de Saint-Roch, de Tirant, patron des archers de Saint-Sébastien, des quatre fils Aymon et de leur inséparable acolyte, le cheval Bayard, dont la fabuleuse animalité se métamorphosait en une sorte de personne humaine dans la chimérique confrérie. Cette grosse mascarade agrémentait déjà au quinzième siècle la procession religieuse qui sortait lors de la grande foire de septembre, un de ces immenses rendez-vous de marchands, tels qu'en connaissait ce temps-là et où l'on accourait de partout comme à un pèlerinage d'affaires et de bombances. Depuis, les malheurs se sont abattus sur ce groupe si bien uni et ont disjoint le faisceau de leur parenté. Tirant, les quatre fils Aymon et Bayard ne figurent plus aux kermesses de la ville, mais seulement le bon Goyasse et un personnage nouveau dont la place était tout indiquée, malgré une vieille rancune

apaisée par le temps, le farouche et chevelu Samson.

Toute cette histoire de mannequins est d'ailleurs fort drôle : les Athois vous diront que, des signes de décrépitude et de visible mélancolie s'étant révélés chez l'honnête Goliath, on lui donna, vers 1715, une compagne, dont la constance et la vertu n'ont jamais varié et sont encore proposées en exemple aux dames de la ville. Quant à Samson, il parut difficile d'em-

bourgeoiser sa tragique aventure en la couronnant d'un mariage avec la funeste Dalila, de laquelle lui vinrent tous ses malheurs. Aussi laissa-t-on le pauvre Samson sans femme. Toutefois, la fatalité qui se montra si inexorable à son égard dans le passé, sembla pendant longtemps ne pouvoir se résigner à l'abandonner à sa sérénité de vieux garçon. Conjointement avec le terrible Goliath et les autres membres de la famille, il fut proscrit sous Joseph II, comme entaché vaguement d'idolâtrie. Les géants, heureusement, ont la vie dure : toute la bande reparut lors de la révolution brabançonne, mais pour peu de temps, car une nouvelle proscription, plus terrible que l'autre, les replongea aux oubliettes d'où les avait pendant un court moment tirés la vieille sympathie populaire. Le citoyen Jasmin Lamotze, délégué de la République et grand prêtre de la déesse Raison, qui leur porta ce coup affreux, leur eût peut-être laissé la vie. Un petit bossu qui sortit à point nommé de l'ombre, comme un diable du fond de

sa boîte, fit allumer un vaste bûcher où tous ces burgraves d'osier, dont les saltations avaient si longtemps amusé les bonnes gens, furent impitoyablement brûlés.

Après cette exécution radicale, on aurait pu croire à jamais épuisée la race des géants, si la gaieté d'un peuple n'avait le merveilleux secret de ressusciter ses idoles. Sept ans s'étaient à peine écoulés depuis la farouche extermination, que, comme Phénix renaissant de ses cendres, Samson, Goliath et sa femme reparurent un matin de fête dans la rue, tout éclatants de peinture neuve et promenant sur la foule leur bonasserie souriante de colosses. Samson, il est vrai, avait

mis à profit le temps qu'il avait passé dans le séjour des ombres pour méditer sur la nécessité des compromis et devenir un profond politique : le chapeau à cornes sur le chef, des torsades de laine rouge aux épaules et le cadogan lui battant le dos, l'antique ennemi des Philistins portait l'uniforme des grenadiers de cette République qui l'avait voué aux flammes éternelles !

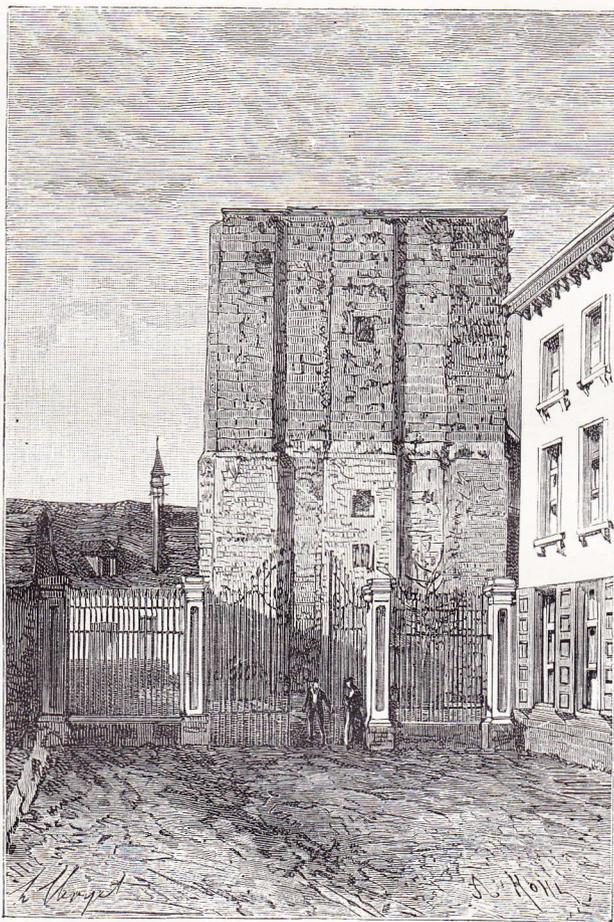
Les industries.

La grande zone calcaire qui commence au delà de Tournai et continue au sud [d'Ath vers Maffle pour

de là se diriger vers Lessines, Soignies et Écausines, ouvre à l'industrie du Hainaut une source de richesses naturelles qui s'ajoutent à toutes celles qui font déjà de cette province la grande usine où s'élabore l'or du pays entier. Sous l'effort sans trêve des carriers, le sol s'est crevassé de profonds ravins qui renouvellent ici, mais avec d'autres aspects, la physionomie tourmentée de la contrée charbonnière. Tandis qu'au Borinage la suie ruisselle en pluies fuligineuses, sous lesquelles le ciel et la terre s'assombrissent comme d'un grand crêpe tendu par l'espace, là-bas d'impalpables nuées grises poudroient au-dessus des immenses trous béants des carrières, pareils à de prodigieux entonnoirs taillés par des marteaux de cyclopes dans les parois bleues de la roche (voy. p. 319). Quand

de la crête on plonge les yeux dans ces gouffres au flanc desquels serpentent de minces sentiers presque à pic, créés, semble-t-il, plutôt pour des capripèdes que pour des hommes, on voit s'agiter au fond un peuple d'ouvriers qui, à cette distance, ressemblent à des gnomes fouissant le giron même de la terre. La bataille qui, au Borinage et à Charleroi, se livre dans les ténèbres contre le charbon, se consomme ici au grand jour contre le roc qu'il faut rompre avec la dynamite et la poudre avant de le desceller avec le pic et de le concasser avec le maillet.

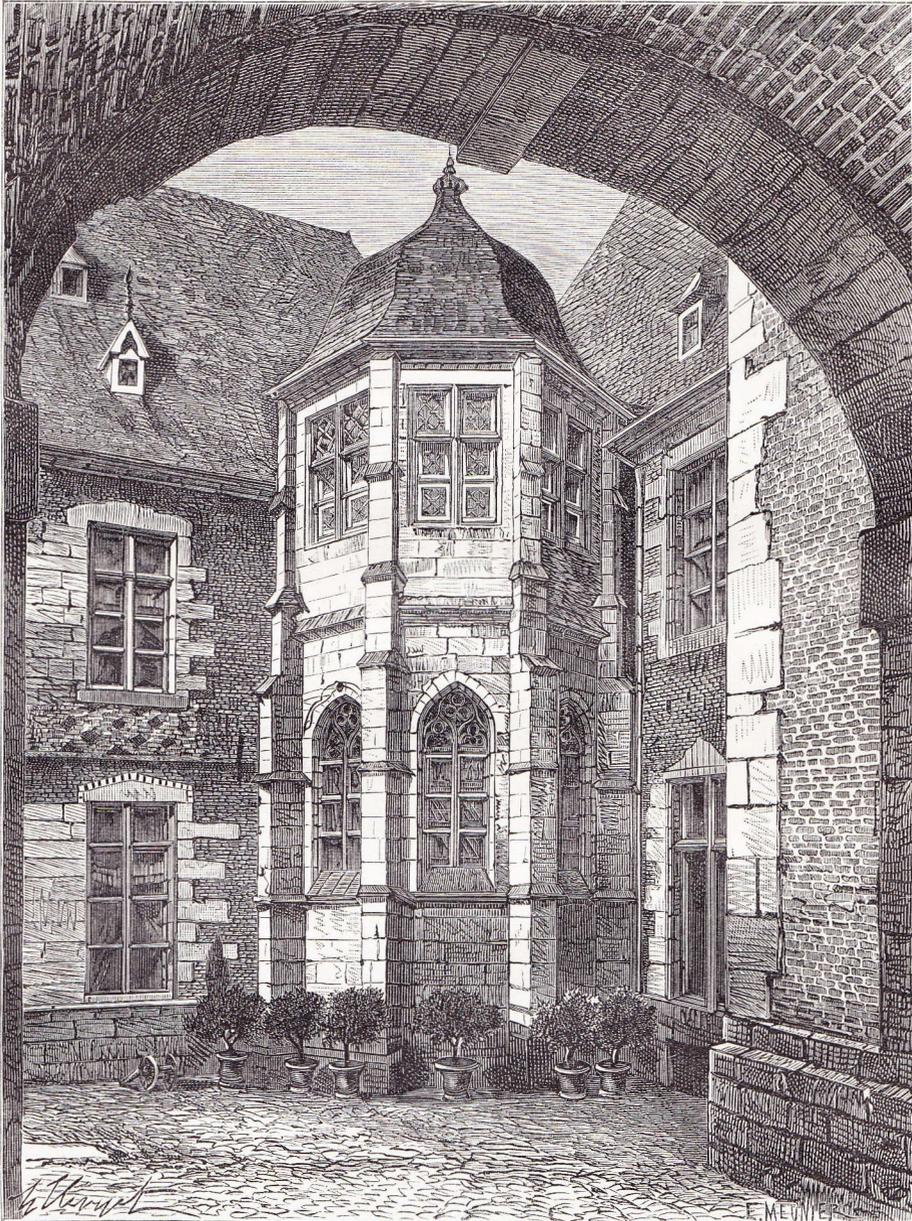
Le labeur est terrible de part et d'autre : si le froid



La tour Barbant, à Ath (voy. p. 315). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

d'une nuit éternelle met par avance aux épaules du charbonnier le frisson de la mort, dans son puits combugé d'eaux noires et glacées, le carrier, lui, dans son arène que les flammes des canicules transforment en fournaise, sent se calciner ses os sous la morsure douloureuse du soleil, réverbéré de roc en roc comme une coulée de plomb fondu. La roche brûlant comme

une tôle rougie à blanc, on croit marcher sur du feu, et, par surcroît, la fine poussière dont l'atmosphère est saturée racle et pèle le gosier mieux que du verre pilé. Puis, quand le fléau qui pendant les ardeurs estivales a fait panteler les corps, cesse enfin d'épuiser ses tourments, un autre non moins redoutable, le gel, qui, lui aussi, fendille la chair, coupe les lèvres et tenaille l'o-



Chapelle du château de la Folie, à Écaussines (voy. p. 314). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

reille, prend sa place, changeant les brûlures de l'été en brûlures froides, cinglantes comme des lanières qui auraient des nœuds de glaçons. Comptez encore les incessantes conjonctures de mort où vit cette âpre population, toujours à un doigt d'être engloutie sous un éboulement, broyée sous une pluie de quartiers de rocs ou lancée au ciel avec les éclats de la mine.

A tout instant l'air est déchiré par des détonations

d'artillerie réfractées de proche en proche jusqu'aux lointains horizons. En même temps une colonne de débris, violemment détachés du roc qui lui-même vole en morceaux, s'élance au plus haut des airs, comme l'éruption d'un volcan; et vraiment la carrière, en ce moment, a bien l'air d'une bouche volcanique vomissant parmi les tourbillons de fumée et de poudre le trop-plein de sa fermentation intérieure. Malheur à

qui ne s'est pas garé à temps ! Et cependant, telle est pour ces hommes l'habitude de voir de près la mort sans pâlir que, presque indifférents parmi cette conflagration qui s'apprête et dont les premières rumeurs sourdent de terre presque sous leurs pieds, ils ne se pressent pas de quitter leur travail et attendent pour fuir que la mèche, au bout de laquelle est l'extermination, soit à peu près consumée et qu'il n'y ait plus entre eux et la camarde qu'un pas grand comme celui d'un enfant. Enfin une petite flamme éclate, rouge sur le fond gris des rochers, comme un serpentelet qui se tord, et tout à coup le sol s'ouvre, les rocs se brisent par l'air, un nuage de pierrailles et de poussières enveloppe toute la carrière, tandis que, au loin, sur les routes, les passants, garés dès le lugubre drelin-drelin de la cloche d'avertissement, tintante comme un glas, regardent pleuvoir à travers les arbres déchirés et déchiquetés à une grande distance les trombes d'éclats semblables à des paquets de mitraille.

Tout cela rend le pays tragique au fond, mais d'autant plus intéressant à parcourir. Les hommes, robustes et puissamment musclés, par l'habitude de cette incessante gymnastique qui consiste à grimper le long des parois croulantes, à remuer des maillets énormes et à broyer le grès sous la retombée des marteaux, y sont presque pareils à des lutteurs de parades athlétiques dont les amples torses se détacheraient sur les gradins d'un cirque ; et la comparaison paraît d'autant plus naturelle que ces immenses carrières, évidées en forme d'amphithéâtre, avec leurs rugueux étages échelonnés sur les pentes, ressemblent elles-mêmes, la plupart du temps, à de vastes arènes créées pour des joutes olympiques.

Presque chaque centre d'exploitation s'ingénie d'ailleurs à des applications particulières : à Soignies, à Maffle, aux Ecaussines on extrait le petit granit dont les larges dalles bleu turquin, d'un grain à la fois dur et fin, s'encadrent merveilleusement dans les ordonnances d'architecture et qu'on regrette de ne pas voir plus universellement employé dans un pays où la pierre de France, très à la mode, se corrode en peu de temps sous l'action des humidités de l'air. Lessines taille infatigablement dans son porphyre le dur pavé des rues et en utilise jusqu'aux déchets qui, broyés par les casseurs de pierre, s'en vont empierrier au loin les jetées rurales. Tournai exploite à la fois la chaux et la pierre bleue. Et quand les carrières cessent, le sol livre à l'industrie d'autres aliments, comme par exemple la terre plastique d'Hautrage, qui sert à cette nationale et caractéristique fabrication des pipes de Nimy.

Partout les cheminées d'usines fument, les machines ronflent, les ateliers s'allument dans le soir de grandes flambées rouges. Pas un coin de cette terre si riche ne chôme. A Bouffloux, à Baudour, à Bonsecours, à Keramis, la fabrication du potier et du faïencier multiplie par milliers la menue monnaie de ce bel art des porcelainiers de Tournai, au temps où Tournai était aussi célèbre pour ses tapisseries. Ces nobles appli-

cations du génie d'une race industrielle n'ont pas péri tout entières : il y a toujours dans la ville « aux Choneq Clochiers » des tapissiers de haute lisse et des porcelainiers habiles ; mais peut-être ces derniers n'ont-ils plus le prodigieux degré de perfection qui rendait l'ancienne porcelaine tournaisienne, marquée aux épées rouges, comparable à la délicate floraison sortie des fours de Sèvres.

Chacune des petites cités qui peuplent la province joue son rôle dans les activités générales, comme un rouage qui, si petit qu'il paraisse, manœuvre sans relâche et contribue à faire marcher la machine. De Lessines sort, en 1775, le premier échantillon de chicorée ; plus tard la fabrication des allumettes chimiques s'y établit à demeure, et ces deux humbles industries finissent petit à petit par alimenter la Belgique tout entière. Leuze, qui, particularité amusante pour les collectionneurs d'étymologies, doit aux marais de ses primitives installations la faveur éclatante de s'être appelé Luthosa, comme Paris s'appela Lutetia, exporte par ballots innombrables sa bonneterie ; Ath a ses filatures, Peruwelz sa coutellerie, Soignies ses grès et ses engrais ; et ces bonnes ouvrières, cariatides prenant leur part du faix du labeur commun, achèvent le cycle des grands artisans que nous avons vus se dresser là-bas aux rouges horizons braséants du pays des lami-noirs, des mines et des charbonnages.

Puis ce large mouvement industriel décroît progressivement dans les bois de l'Entre-Sambre-et-Meuse, comme un fer chauffé à blanc s'éteint aux froids baisers de l'eau ; et la Sambre, qui coulait tout à l'heure dans un corridor empourpré des réverbérations d'un ciel de feu et reflétait de farouches paysages incendiés où les cheminées, arbres d'une forêt de pierre, dardaient leurs troncs aux échevèlements de flammes, se change, au sortir de ces enfers, en une délicieuse rivière de bucolique traînant ses ondes à travers le silence d'une contrée forestière et rustique. Toutefois, comme si l'activité des hommes, après le terrible enfièvrement des villes, ne pouvait se résigner à abdiquer entièrement l'orageuse royauté du travail, de rares usines font entendre encore par places, écho des tonnerres lointains qui doucement s'étouffe dans la sourde épaisseur des taillis, le grondement et l'an-hèlement de l'homme de fer emprisonné dans leurs sous-sols. Mais c'est là l'exception. Aux limites de Marchiennes, on se croirait transporté dans une de ces vallées du pays namurois arrosées par les cristallines transparences des eaux de montagnes au fond desquelles, sur les mousses rouilleuses d'un lit de galets, l'éclair argenté de la truite fuit aux moires chatoyantes des verdure et du ciel renversés. Landelies, le joli village dont les maisons s'égrènent dans une ceinture de prés et de bois, comme les ouailles d'un troupeau entre les clôtures d'un pâtis, est une Arcadie où expire la rumeur des ruches ouvrières, parmi des gazouillis d'oiseaux, des meuglements d'étable et des douceurs de vie champêtre.

L'approche de la grande chaîne montagneuse, qui dentèle de ses crêtes les bords de la Meuse, se fait déjà sentir ici aux stratifications calcaires réfléchies en larges plaques crayeuses dans le flot sambrien; prolongées quelquefois sur un assez long espace, elles sont comme les contreforts avancés de l'énorme mur rocheux qui presque sans interruption s'étend de Dinant à Givet. Laissez-vous aller à vos sensations, tandis que vous remonterez la Sambre du côté de la frontière. Au long des rives se succèdent, dans la fraîcheur d'un riant paysage, des villes et des villages où n'a point pénétré l'inquiétude malade de ce siècle,

incarné en un si frappant symbole aux chaudières et aux machines de la contrée industrielle, et qui, demi-cloîtrés en un cercle d'humbles besognes journalières, connaissent les jouissances ruminantes de la médiocrité. De Landelies au petit hameau d'Aulne il y a vingt minutes de marche à peine; mais ce court trajet suffit à effacer de l'esprit le troublant souvenir des villes; et les ruines de la vétuste abbaye, qu'on découvre tout à coup devant soi, dominant de leurs restes d'absides où le lierre a remplacé aux fenêtres les meneaux flamboyants de l'ogive, le moulin, la maison de l'éclusier et les trois ou quatre petites fermes qui



Une carrière à Écaussinnes (voy. p. 316). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

composent toute l'agglomération, achèvent l'œuvre commencée par le calme de la promenade en vous plongeant dans la méditation des choses évoluées. Un hospice de vieilles gens s'est abrité presque sous les voûtes croulantes de la maison religieuse; on les voit aller et venir, eux-mêmes effrités et branlants, dans l'herbe haute, parmi les tronçons de colonnes, les débris de portiques, les arcs brisés des nefs; et ces douces figures touchées déjà par le doigt de la mort sont comme les vivantes images des mélancolies du lieu.

Plus loin, Thuin, comme un nid perché aux anfractuosités du rocher, étage au flanc de la colline une pittoresque dégringolade de toits sur laquelle se pro-

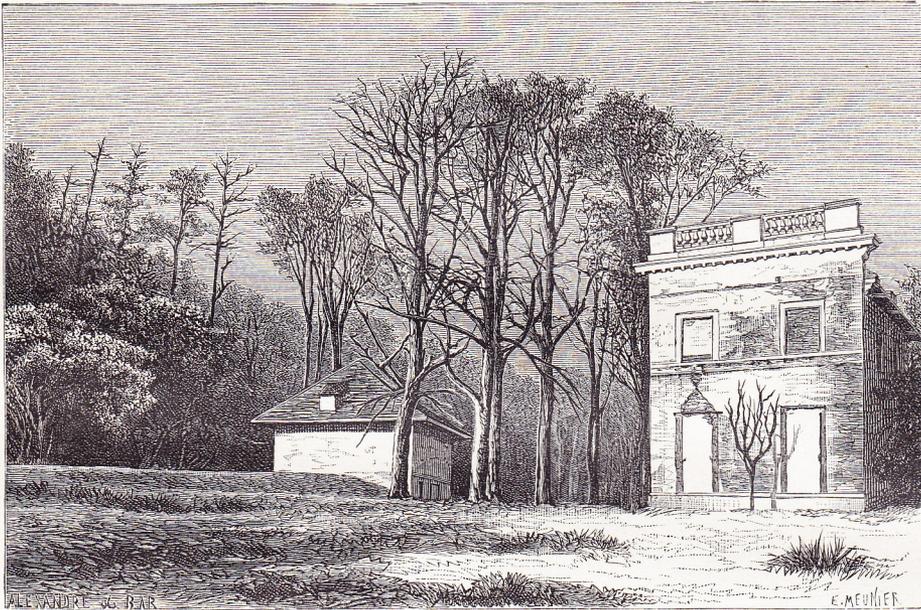
jette l'ombre d'un vieux clocher, proche d'un cimetière herbu où achève de moisir une solitude de petites croix. Jadis, une église couronnait le coupeau de la montagne de sa haute tour; mais l'église a disparu et la tour elle-même s'est changée en beffroi, sévère masse grise que, du bord de l'eau, on voit se détacher en plein ciel, par delà les rampes qui mènent à la ville haute.

A une heure de route de Thuin, Lobbe s'échelonne à son tour sur ses raidillons, et par les degrés d'un grand escalier, large voie ouverte aux innombrables files de pèlerins qui s'en viennent intercéder auprès de sainte Reinelde, la patronne du sanctuaire, pour la guérison de leurs enfants, monte à sa vieille église

romane demeurée à peu près intacte à travers les siècles, avec ses piliers carrés séparant la nef centrale de ses bas côtés et reliés par une suite d'arcades dont la dernière, à la hauteur du chœur, est formée de doubles cintres géminés, appuyés à une colonne cylindrique. Une baie cintrée, pratiquée dans le mur qui termine les collatéraux, s'ouvre sur les degrés d'un sombre escalier conduisant à des obscurités plus grandes encore, celles d'une crypte peuplée de sarcophages et de pierres tombales. Ces funèbres monuments perpétuent le souvenir des abbés qui se succédèrent à cette abbaye de Lobbe, voisine de celle d'Aulne et sombrée comme elle dans la tourmente révolutionnaire; mais, tandis qu'à Aulne le chœur a gardé, à travers la

ruine, quelque chose de ses gloires primitives, rien ne signale plus la grandeur de la maison religieuse de Lobbe. A peine quelques restes de cloître et un corps de bâtiments sans majesté, où sont aujourd'hui logés les services d'une modeste petite gare de chemin de fer, attestent l'ancienne présence d'une institution qui eut son heure de puissance et d'autorité.

On ne peut se défaire de l'attrait de la mort. Il semble que, un doigt sur la bouche, elle vous attende sur les marches qui mènent à la crypte; sa main glacée vous y guide à travers une ombre froide qui fait passer dans les os comme la sensation anticipée des cimetières; et çà et là d'humides suintements ressemblent à des ruissellements de larmes pleurées par d'invisi-



Chaumière dite de Jean-Jacques, dans le parc d'Enghien, près de Tournai (voy. p. 312). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

bles yeux. Cependant, si impressionnante que soit ici l'image des choses évoluées, l'émotion n'atteint pas celle qui s'empare de l'esprit quand, remonté au jour après cette station parmi les sépulcres, on s'oublie à errer dans la vénérable antiquité de l'église, lieu d'antique piété où tant de générations ploient les genoux et qui replonge la pensée aux austérités du culte primitif.

Bientôt cependant les villages s'espacent : la terre, aux approches des grands bois de Rance et de Chimay, prend un aspect plus tourmenté; on sent que la nature va reconquérir ses droits souverains après avoir permis à l'homme de la violer des impérieuses exigences de son génie. Et cette grande province d'une vie si tour-

billonnante et qui attise son feu d'activité à toutes les forges de l'industrie s'achève, à ses extrémités, dans la sévérité des infinies solitudes, parmi les croupes sombres des bois déroulés jusqu'au fond des horizons et les mornes étendues des fagnes, vastes régions désolées sur lesquelles la culture est demeurée sans prise et dont les marais s'allument dans le couchant comme de rouges miroirs où la lumière agonise avec des splendeurs tristes de déclin royal, plus émouvantes que partout ailleurs.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)